

100 personnages célèbres de la littérature

Histoire • Contexte • Anecdotes
Analyses et commentaires

Christian Romain



Tartarin de Tarascon / Hernani /

Amphitryon / Othello / Renart /

Le roi Lear / Candide / Fanny / Volpone /

Colomba / Valmont / Maldoror /

Le Père Ubu / Sherlock Holmes /

Lady Chatterley / Sosie / Topaze /

Antigone / Knock / Le Cid / Arturo Ui /

L'Homme invisible / Harpagon /

Citizen Kane / Le Petit Prince /



MARABOUT



VALENTIN DE PEAR

17 89397

BENOU 1516103 -

NC

MARABOUT SAVOIRS



100 personnes célèbres
de la littérature

162

36219

Afin de vous informer de toutes ses publications, **marabout** édite des catalogues où sont annoncés, régulièrement, les nombreux ouvrages qui vous intéressent. Vous pouvez les obtenir gracieusement auprès de votre libraire habituel.



52783-470104 0-10

Christian/ROMAIN

820

**100 personnages
célèbres
de la littérature**

MARABOUT



Explorez la littérature avec Marabout :

- *100 livres en un seul*, 8504.
- *25 prix Goncourt résumés, analysés et commentés*, 8516.
- *100 grandes citations littéraires expliquées*, MS 103.
- *50 grandes citations du théâtre et du cinéma*, MS 76.
- *Panorama de la littérature française*, 8510.
- *Dictionnaire des aphorismes*, 7003.
- *Tester et enrichir ses connaissances en littérature*, MS 1203.
- *100 chefs-d'œuvre à la loupe*, MS 765.
- *25 grands romans français résumés et commentés*, 8509.
- *Le livre d'or de la poésie française*, 6604.
- *Le livre d'or des plus belles lettres d'amour*, MS 1215.

Consultez notre catalogue!



© 1994, Marabout, Alleur (Belgique).

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est interdite sans autorisation écrite de l'éditeur.

Introduction

Il nous arrive parfois, au hasard d'une lecture ou d'une conversation, de voir ou d'entendre citer le nom d'un personnage que nous connaissons peu, ou dont nous avons oublié l'histoire. Ou bien le personnage nous est très familier, mais nous ne savons plus quel auteur l'a créé ni de quel ouvrage il est le héros...

Ce livre propose une étude détaillée et commentée de cent grands personnages, issus pour la plupart de la littérature, mais aussi du cinéma ou de la bande dessinée.

Pour chacun d'eux, on trouvera d'abord un rappel de ce qui l'a rendu célèbre, suivi d'un résumé de l'œuvre dans laquelle il intervient et d'une biographie de l'auteur.

On trouvera ensuite une description du contexte littéraire et historique dans lequel l'œuvre a été composée, avec une mise en perspective de ses origines éventuelles et une analyse du personnage proprement dit. Dans cette partie, nous proposons des parallèles, des rapprochements ou des éclairages susceptibles de donner du personnage une vision nouvelle.

Deux paragraphes supplémentaires indiquent, lorsque le personnage s'y prête, sa postérité éventuelle (adaptations, suites...) et quelques anecdotes sur le personnage, l'œuvre ou l'auteur.

Ce livre s'adresse donc aux élèves et étudiants soucieux d'avoir une vision synthétique et — nous l'espérons — un peu

originale de tel ou tel personnage célèbre. Mais il s'adresse surtout à celles et ceux qui souhaiteraient approfondir leur culture et satisfaire leur curiosité.

Dans cette perspective, nous avons évité de traiter les «grands personnages», les mythes littéraires comme don Juan, Faust ou Robinson Crusoé. Ces personnages, en effet, font l'objet de commentaires détaillés dans la plupart des dictionnaires ou encyclopédies...

En revanche, nous avons sélectionné certains personnages plus modernes qui, tels Tarzan ou Frankenstein, font aujourd'hui partie de notre culture et de notre imaginaire, sans qu'il soit facile pour autant de trouver à leur sujet documentation et analyses.

Pour faciliter l'utilisation de ce livre, nous avons inséré en fin d'ouvrage deux index. Le premier donne les **noms des auteurs** ayant créé les personnages analysés; le second donne les **titres des ouvrages** dans lesquels ces personnages apparaissent.

On pourra ainsi, à partir par exemple d'un titre, retrouver le résumé de l'ouvrage et l'analyse qui s'y rapporte.

Dans le même souci pratique, nous avons adopté la notation suivante :

— lorsque, dans un texte, le nom d'un personnage apparaît en gras (ex. : **Antigone**), cela signifie que ce personnage fait lui-même, par ailleurs, l'objet d'une étude complète. Il suffit alors de se reporter à la liste des personnages, en début d'ouvrage, pour trouver la page concernée;

— lorsque le titre d'un livre est suivi d'un astérisque, par exemple : *Le Désert des Tartares**, cela indique que l'un de ses principaux personnages est lui-même étudié. Il suffit alors de se reporter à l'index des titres, en fin de volume, pour trouver à quelle page se situe l'étude concernant ce personnage.

Cet ouvrage n'a pas, bien entendu, la prétention de se substituer aux œuvres qu'il analyse. On ne saurait trop inciter le lecteur, suivant le mot de **Maldoror**, à y aller voir lui-même... Nous espérons seulement avoir fourni des éléments de réflexion suffisamment stimulants pour faciliter et, surtout, enrichir sa lecture.

Personnages étudiés

Amphitryon	431	Electre	315
Antigone	9	Emma Bovary	116
Arsène Lupin	13	L'étranger (Meursault)	278
Arturo Ui	17	Fanny	123
Babbitt	21	Fantômas	131
Barbarella	25	Figaro	137
Bécassine	29	Filochard	
La belle Hélène	34	(Les Pieds Nickelés)	346
Bouvard (et Pécuchet)	39	Frankenstein	144
Le brave soldat Cheveik	44	Gargantua	150
Candide	49	Gavroche	158
Le capitaine Nemo	56	Giovanni Drogo	162
Cassandre	61	Gulliver	168
César	123	Hamlet	179
Le Cid	65	Harpagon	185
Citizen Kane	71	Hernani	190
Colomba	76	Le Hollandais volant	195
Corto Maltese	81	L'Homme invisible	198
Croquignol		Huckleberry Finn	203
(Les Pieds Nickelés)	346	Icare	208
Cyrano de Bergerac	85	Iseult (Tristan et)	461
d'Artagnan	94	Iznogoud	212
Le docteur Jekyll	100	Joseph K.	216
Don Camillo	106	Julien Sorel	222
Dracula	111	Juliette (Roméo et)	383

8 • Personnages étudiés

Kim	230	Pinocchio	350
Knock	235	Popeye	355
La Brige	240	La Princesse de Clèves	359
Lady Chatterley	245	Raskolnikov	365
Lagardère	250	Renart	371
Macbeth	254	Ribouldingue	
Mackie-le-surineur	260	(Les Pieds Nickelés)	346
Maldoror	266	Le roi Lear	378
Marius	123	Roméo (et Juliette)	383
Mélusine	270	San Antonio	390
Merlin l'Enchanteur	274	Le sapeur Camember	395
Merteuil (Marquise de)	474	Scapin	400
Meursault (L'étranger)	278	Les Shadoks	412
Monsieur Hulot	285	Shéhérazade	406
Monsieur Jourdain	290	Sherlock Holmes	419
Monsieur Prudhomme	295	Solal	426
Monte-Cristo (Comte de)	299	Sosie	431
Mowgli	305	Superman	435
Œdipe	309	Tartarin de Tarascon	440
Oreste	315	Tartuffe	445
Othello	320	Tarzan	451
Pantagruel	150	Topaze	456
Paul (et Virginie)	324	Tristan (et Iseult)	461
Pécuchet (Bouvard et)	39	Tristram Shandy	468
Le père Ubu	332	Valmont (Vicomte de)	474
Le petit Nicolas	337	Virginie (Paul et)	324
Le Petit Prince	342	Volpone	482
Les Pieds Nickelés	346		

ANTIGONE

Pourquoi elle est célèbre

Personnage de la mythologie grecque, fille des amours incestueuses d'**Œdipe** et de sa mère Jocaste, Antigone est l'héroïne de la tragédie qui porte son nom, composée par Sophocle en 441 av. J.-C.

S'insurgeant contre les lois humaines au nom des lois divines, Antigone accepte de mourir plutôt que de se plier à la raison d'Etat et à la logique du pouvoir. Elle incarne une sorte de pureté idéale, d'absolu de la jeunesse qui refuse, même au prix de sa vie, les compromis et les hypocrisies du monde.

L'histoire

Œdipe, devenu roi de Thèbes, a épousé la reine Jocaste sans savoir qu'il s'agit de sa mère. De cette union sont nés quatre enfants : deux garçons, Étéocle et Polynice, et deux filles, Ismène et Antigone.

Lorsqu'**Œdipe** a appris la vérité, par la bouche du devin Tirésias, il s'est crevé les yeux et s'est enfui, comme un mendiant, sur les routes de Grèce. Antigone l'a accompagné pour guider ses pas et prendre soin de lui. Après la mort de son père, elle revient vers Thèbes.

Elle y retrouve la guerre civile. Au départ de leur père, Étéocle et Polynice avaient décidé de régner sur la ville alternativement un an chacun. Mais au bout d'un an, Étéocle a refusé de céder le pouvoir à son frère qui, à la tête de ses partisans, a pris les armes contre la ville.

La guerre s'achève par un massacre général, dans lequel Étéocle et Polynice sont tués. Créon, frère de Jocaste, prend le pouvoir. Il décrète que le corps d'Étéocle sera enseveli avec les honneurs et que celui de Polynice sera laissé sans sépulture. De plus, il décide de marier Antigone à son propre fils, Hémon.

Mais Antigone refuse de laisser son frère sans sépulture, ce qui l'empêcherait à jamais de trouver le repos des morts. Après avoir demandé son aide à Ismène, qui lui conseille plutôt de se soumettre au plus fort, elle se glisse hors des remparts et, bravant les gardes et les ordres, tente avec ses seules mains d'ensevelir son frère.

Capturée par les gardes, elle est mise en présence de Créon. C'est un véritable dialogue de sourds, au cours duquel il tente de la convaincre, au nom de la raison d'Etat, de renoncer à son projet. Il ne veut pas la faire mourir, mais y sera contraint si elle refuse de respecter la loi. Antigone répond en se référant à la loi divine, qui lui interdit de laisser sans sépulture le cadavre de son frère.

Antigone est finalement condamnée à être emmurée vivante. Elle repousse avec des sarcasmes sa sœur Ismène qui s'offre à partager son sort; et marche à son supplice. Lorsque Hémon intervient pour tenter de la sauver, il est trop tard : dans le cachot souterrain où on l'a enfermée, Antigone s'est pendue. Désespéré, le jeune homme se donne la mort à son tour.

Quelques pistes

Antigone est surtout connue pour ce face-à-face avec Créon, dans lequel elle invoque la loi morale face aux compromissions de la politique.

Jeune fille intransigeante, elle incarne d'abord l'exigence de pureté et d'idéal qui est celle de la jeunesse. Elle n'admet pas les raisonnements politiques de Créon, pour qui la consigne qu'il a donnée a d'abord pour but la conservation de l'ordre public. Antigone est entière, elle refuse tout compromis et ressent de plus une attirance morbide pour les idées de mort

et de suicide. Dans cette perspective, elle annonce un certain idéal romantique, qui triomphera au XIX^e siècle dans des œuvres comme le *Chatterton* de Vigny (1835).

Mais surtout, le dialogue d'Antigone et de Créon illustre le conflit éternel entre deux conceptions opposées de la morale.

Antigone incarne la morale idéaliste, celle de philosophes comme Platon (428-348 av. J.-C.) ou Kant (1724-1804). Cette morale considère des exigences d'ordre immanent, qui dépassent les considérations humaines et doivent être satisfaites, quelles que puissent être les conséquences. Antigone doit enterrer son frère, car les dieux, la tradition et un véritable impératif la poussent à cet acte. C'est une obligation morale, qui doit être satisfaite envers et contre tous, à n'importe quel prix.

A l'inverse, Créon incarne une autre forme de morale, celle de la responsabilité politique immédiate. Face à une Antigone qui ne pense qu'à son acte en tant que tel, Créon répond par la prise en compte des conséquences. Il doit maintenir l'ordre, il ne peut admettre que qui que ce soit, même une fille de roi, enfreigne ses ordres. En tant que roi de Thèbes, Créon doit en permanence prévoir, peser, anticiper : il est comptable du salut de la ville.

Les deux points de vue sont évidemment inconciliables. Antigone accepterait de voir périr la ville au nom de sa morale, Créon est prêt à toutes les manœuvres et toutes les compromissions pour la protéger et la développer. L'une ne raisonne que sur la valeur morale des moyens, l'autre ne s'intéresse qu'au but poursuivi...

En fait, il n'y a pas de solution à ce débat, qui dure depuis plusieurs dizaines de siècles. Les différentes positions ont été tour à tour soutenues, depuis Platon jusqu'à Stuart Mill (1806-1873) et Marx, sans solution acceptable. Le pas le plus décisif a été fait par le philosophe allemand Max Weber (1864-1920), lorsqu'il a explicité dans *Le Savant et le politique* (1919) l'opposition radicale entre éthique de responsabilité et éthique de conviction.

Sur le plan littéraire, ce débat a été illustré, outre le thème exemplaire d'Antigone, par une œuvre comme *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre (1948), dans laquelle le dialogue

entre jeune révolutionnaire idéaliste et vieux politicien reconstruit celui d'Antigone et Créon.

Succès et avatars

La tragédie d'Antigone a été fréquemment reprise. Outre la pièce de Sophocle, on peut citer dans l'Antiquité *Les Phéniciennes* d'Euripide (409 av. J.-C.) et *La Thébaine* de Stace (80).

En 1580, le poète français Robert Garnier (1544-1590) campe une Antigone douce et résignée, tandis que dans *La Thébaine ou Les Frères ennemis* de Jean Racine, écrite en 1664, son rôle est réduit au strict minimum.

De nos jours, Jean Cocteau a été tenté par l'héroïne à laquelle il a consacré une pièce en 1922 sur une musique d'Arthur Honegger. Mais c'est Jean Anouilh (1910-1987) qui a le mieux traité le thème d'Antigone. Modernisant la tragédie pour y introduire des références à la Résistance et à la Milice, enrichissant le personnage de notations psychologiques qui en font une jeune fille fragile et peu sûre d'elle-même, Anouilh a su écrire une pièce à la fois très actuelle et totalement universelle.

ARSÈNE LUPIN

Pourquoi il est célèbre

Arsène Lupin est le prototype du «gentleman cambrioleur», le bandit chic, svelte et élégant qui accomplit ses forfaits avec une grâce et une galanterie toutes françaises, pour ne pas dire parisiennes. Supérieurement habile, intelligent et rusé, il fait preuve en toutes circonstances d'un sang-froid qui n'a d'égal que sa décontraction.

Virtuose du changement d'identité, il fréquente la bonne société du début du XX^e siècle sous les masques les plus divers et ne dédaigne pas les endroits à la mode : le Ritz, Maxim's ou les bains de mer... Mondain jusqu'au bout des ongles, Lupin respecte toujours les règles de savoir-vivre de cette bourgeoisie qu'il exploite et, pour signer ses cambriolages, il laisse une carte de visite.

Les origines

Maurice Leblanc, créateur d'Arsène Lupin, est né à Rouen en 1864. La Normandie sera d'ailleurs souvent présente dans les aventures de Lupin, que ce soit le bassin de la Seine (*La Barre-y-va*), les falaises d'Etretat avec la fameuse *Aiguille creuse* ou l'anglophobie de *Arsène Lupin contre Herlock Sholmes*.

D'abord auteur de romans psychologiques dans la lignée de Paul Bourget, Leblanc se tourne en 1908 vers le roman policier avec *Arsène Lupin, gentleman-cambrioleur*. Le style clair et bondissant, la qualité des intrigues et surtout le charme du

personnage principal connaissent un succès immédiat. Maurice Leblanc, désormais, sera prisonnier de son héros. Près de cinquante volumes se succéderont : *L'Aiguille creuse*, *Le Bouchon de cristal*, *La Comtesse de Cagliostro*, *L'Île aux trente cercueils*, *L'Éclat d'obus*...

Le style alerte des premiers romans fera place, avec le temps, à une prose plus pesante; et la rapidité désinvolte de l'intrigue à des développements plus baroques, plus macabres aussi, ne reculant pas toujours devant un suspense un peu artificiel.

L'œuvre et son temps

Personnage extrêmement séduisant, Arsène Lupin a connu la célébrité dès sa première apparition, en 1908. Ce succès peut s'expliquer de différentes façons. Lupin propose une remise en cause de la bonne société de l'époque, pour laquelle l'apparence de respectabilité prime sur la réalité des actes. Ainsi, il est fréquent de constater entre Lupin et ses victimes une véritable connivence, celle qui se crée par-delà policiers et juges entre des personnes qui se veulent du même monde. De ce point de vue, le gentleman-cambrioleur annonce les grands escrocs dont les noms feront les titres des journaux de la III^e République, comme le célèbre Stavisky en 1933.

Lupin incarne aussi, aux yeux de certains — ou de certaines — le parfum de l'inconnu et du mystère « bon chic bon genre »... Par sa capacité de transformation, son habileté, son sens de l'intrigue et du coup de théâtre, il s'apparente à une sorte de « super-héros ». C'est ainsi que dès ses débuts il se trouvera, dans *L'Aiguille creuse*, élevé au rang d'héritier de Jules César, Charlemagne ou Louis XIV.

Mais surtout, Arsène Lupin renouvelle un mythe : celui du bandit chevaleresque, capable de voler en y mettant les formes et, ne s'en prenant qu'aux nantis, d'exercer ainsi une certaine forme de justice. A cet égard, le père spirituel de Lupin s'appelle Robin des Bois.

Succès et avatars

Porté par le succès populaire, Arsène Lupin ne pouvait manquer d'être adapté à l'écran. Ce fut fait en 1937 par Henri Diamant-Berger, avec pour incarner le gentleman-cambrioleur un Jules Berry plein d'allant et de charme désinvolte. Vingt ans plus tard, en 1957, ce sera au tour de Robert Lamoureux de prêter ses traits à Lupin, dans l'adaptation cinématographique réalisée par Jacques Becker. D'autres réalisateurs se laisseront ensuite tenter par le personnage, comme Yves Robert avec *Signé Arsène Lupin* (1959), ou Edouard Molinaro avec *Arsène Lupin contre Arsène Lupin* (1963). Toujours des cinéastes au style typiquement français...

Enfin, avec l'adaptation télévisée, le grand public acceptera définitivement pour incarnation de Lupin le sympathique Georges Descrières; tandis que Jacques Dutronc sussurait au générique sa chanson désormais fameuse :

« C'est le plus beau,
C'est le plus grand,
Le plus élégant,
Avec ses gants
Ou bien, sans gants,
L'Arsène... »

A la suite de Georges Descrières, le rôle sera repris à la télévision, toujours sur une chanson de Jacques Dutronc, mais sans parvenir à renouer avec le succès de la première adaptation.

Anecdotes diverses

Parmi les péripéties les plus connues d'Arsène Lupin figure l'épisode de *L'Aiguille creuse*. Il s'agit d'une grande concrétion rocheuse que l'on peut admirer près des falaises d'Etrepat et dont Leblanc a imaginé que, creuse, elle recèle, à la façon de la caverne d'Ali Baba, les richesses de son héros.

Citons aussi, dans 813, le coup de théâtre par lequel on découvre Lupin sous les traits de M. Lenormand, chef de la Sûreté depuis plusieurs années et défenseur aussi efficace qu'admiré de la société bourgeoise.

Enfin, il faut croire que Maurice Leblanc vivait intensément les aventures qu'il relatait. Sur la fin de sa vie, nanti de confortables revenus, il habitait une superbe propriété du Sud de la France, près de Perpignan. Et il payait une garde personnelle pour le protéger d'Arsène Lupin qui, affirmait-il, voulait le kidnapper... Il mourut en 1941. On pourra rapprocher son cas de celui de Balzac qui, sur son lit de mort, demandait, si l'on en croit la légende, que l'on fit appel au docteur Bianchon, l'un des personnages récurrents de son œuvre, *La Comédie humaine*.

ARTURO UI

Pourquoi il est célèbre

Héros de la pièce de Bertolt Brecht *La Résistible ascension d'Arturo Ui*, Ui est un gangster de Chicago imité d'Al Capone. En fait, sous le prétexte d'une histoire pseudo-policrière, Brecht dénonce clairement et violemment la façon dont Hitler a conquis le pouvoir en Allemagne. Arturo Ui est ainsi devenu le symbole de l'aventurier politique cynique et violent, prêt à tout pour parvenir à ses fins.

L'histoire

A Chicago, en 1929 ou 30, la crise sévit. Les dirigeants du trust du chou-fleur s'inquiètent de voir leurs ventes baisser. Ils imaginent d'obtenir un prêt de la ville en utilisant l'influence du vieil et honnête élu Dogsborough. Pour cela, ils font cadeau au vieil homme d'une de leurs entreprises.

Le gangster Arturo Ui apprend cette malversation et s'en sert pour faire chanter Dogsborough, dont il exige la caution auprès de la police et de la justice municipales. Il propose en outre de devenir le «protecteur» attitré du trust du chou-fleur. Menacé par une enquête publique, Dogsborough accepte.

Ui assassine alors un ancien membre du trust, et l'accuse d'avoir monté toute l'affaire. Il abat également le seul témoin de la transaction entre le trust et Dogsborough. Assisté de ses lieutenants Giri et Givola, il organise ensuite le racket des épiciers, fait incendier les entrepôts d'un récalcitrant et lutte

contre les syndicats ouvriers. Son ascension commence. Arturo Ui prend des leçons de maintien et de diction. Le procès de l'incendie des entrepôts, honteusement truqué, aboutit à la condamnation d'un innocent, vaguement idiot.

Tout semble bien aller lorsque des dissensions apparaissent entre Givola et Roma, un autre adjoint d'Ui. Arturo se laisse convaincre de se débarrasser de Roma et le fait abattre ainsi que ses hommes dans un garage des bas quartiers. Il se rapproche ensuite des marchands de choux-fleurs de Cicéro, la ville voisine, guidés par le couple Dullfeet. Ignace Dullfeet, un peu long à accepter les propositions des gangsters, est assassiné. Arturo propose alors sa protection à la veuve. Elle refuse d'abord avec indignation, mais doit bientôt se soumettre. Ui, devenu le seul maître, annexe les épiceries de Cicéro au trust du chou-fleur. Il vise à présent d'autres villes...

L'auteur, l'œuvre et leur temps

La Résistible ascension d'Arturo Ui a été écrite par Bertolt Brecht en 1941, pendant son exil en Finlande, et ne fut ni publiée ni jouée de son vivant.

Adversaire déclaré du nazisme, Brecht avait quitté l'Allemagne en 1933 au lendemain de l'incendie du Reichstag. Il résida successivement au Danemark où il écrivit *Grand'peur et Misères du III^e Reich* (1938), en Finlande, aux USA et en Suisse. A partir de 1948, il s'établit à Berlin-Est où il créa la troupe du Berliner Ensemble avec son épouse Hélène Weigel. Il mourut en 1956, laissant de nombreuses pièces, des poèmes et des écrits théoriques sur le théâtre.

On trouvera dans le chapitre consacré à **Mackie-le-Surineur** des précisions sur les principes théâtraux de Brecht et son parti pris de démonstration. Ces principes sont parfaitement mis en œuvre dans *La Résistible ascension d'Arturo Ui*. En effet, Brecht explicite son propos, et chaque scène de la pièce est conclue par un panneau indiquant à quel épisode de l'histoire allemande il vient d'être fait référence.

Ainsi, l'incendie des entrepôts renvoie à celui du Reichstag, l'assassinat des hommes de Roma à la Nuit des Longs Couteaux (30 juin 1934) au cours de laquelle Hitler fait assassiner les S.A. de Roehm, etc. Les noms des personnages eux-mêmes sont relativement transparents. Giri pour Goering, Givola pour Goebbels, Dullfeet pour Dollfuss... Ainsi, il est tout à fait impossible au spectateur de passer à côté de la véritable signification de la pièce.

Le but essentiel de Bertolt Brecht est, dit-il lui-même, « d'exprimer l'ascension d'Hitler au monde capitaliste en la transposant dans un milieu qui lui est familier ». Pour Brecht, il n'y a guère de différences entre capitaliste et voleur, et *L'Opéra de quat'sous** est sans ambiguïté à cet égard. Mais Brecht veut aussi montrer que, contrairement aux idées reçues, Hitler et ses séides ne sont pas de « grands hommes ». Il l'indique clairement :

« Ils ne sont pas de grands criminels politiques, mais les auteurs de grands crimes politiques (...). Pas plus que l'échec de ses entreprises ne fait d'Hitler un imbécile, leur étendue ne fait de lui un grand homme. (...) Il faut détruire le respect des tueurs. »

Dans ce but, Brecht change d'échelle et ramène Hitler, Goebbels, Goering et consorts au niveau des choux-fleurs.

Il faut signaler que, dans le texte original, une troisième lecture s'ajoute aux deux premières (histoire de gangsters et satire historique). En effet, la pièce est composée en vers, imitant le grand classique allemand qu'est la traduction de Shakespeare par Schlegel et Tieck, et de nombreuses répliques pastichent celles du fameux dramaturge. De cette façon, Brecht obtient un autre effet comique et surtout ridiculise ses modèles en montrant le décalage entre ce qu'ils voudraient être (des héros de tragédie) et ce à quoi ils ressemblent (des gangsters minables et sanguinaires).

Sur le fond, Brecht se montre avec *La Résistible ascension d'Arturo Ui* aussi fidèle que d'habitude à la stricte orthodoxie marxiste. Son analyse du phénomène hitlérien est assez rudimentaire. Selon la pièce, Hitler a été poussé au pouvoir par une classe possédante inquiète de voir le mouvement ouvrier s'organiser et se fédérer, et finalement dépassée par l'instru-

ment qu'elle avait mis en branle. Face à une réalité historique complexe, Brecht retient, pour les besoins de la cause, la version la plus « pédagogique ». Il en est d'ailleurs conscient et s'en est expliqué en présentant *La Résistible ascension d'Arturo Ui* comme une parabole et non comme un tableau d'ensemble.

Il reste que *La Résistible ascension d'Arturo Ui* a le mérite — outre ses qualités théâtrales — d'attirer notre attention sur la façon dont naissent les drames historiques. Car, le titre le dit bien, Hitler aurait pu être arrêté : il était « résistible ». Il y a donc là une leçon à retenir. D'autant que, comme le souligne l'épilogue, « *Le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde.* »

BABBITT

Pourquoi il est célèbre

Créé en 1922 par le satiriste américain Sinclair Lewis, Babbitt est l'archétype des membres de la classe moyenne américaine. Parfaitement standardisé, aussi bien dans son train de vie que dans ses goûts et ses aspirations, c'est un homme banal menant une vie sans intérêt, guidée par le conformisme et les événements extérieurs.

Le roman a connu un succès mondial, à tel point qu'aujourd'hui encore, aux Etats-Unis, le mot « babbitt » est courant pour désigner un homme de la classe moyenne sans aspiration ni relief particuliers.

L'histoire

Il n'y a pas à proprement parler d'histoire dans le roman de Lewis. Celui-ci, au moyen de descriptions minutieuses qui rappellent le style d'un Zola ou d'un Flaubert, nous fait découvrir au gré d'épisodes successifs la vie quotidienne de George F. Babbitt.

Agent immobilier, quarante-six ans, marié, deux filles de dix et vingt-deux ans, un garçon de dix-sept, un pavillon à la résidence « Hauteurs Fleuries », une automobile, un léger embonpoint et un don passable pour les discours, Babbitt est un citoyen modèle de la prospère petite ville de Zénith, dans le Middle West. Membre du joyeux club des « Boosters » et de « L'ordre fraternel des Elans », il mène une vie sociale et familiale réglée, agitée parfois par de petites altercations dues

aux velléités d'indépendance de ses enfants, ou par des tracas lorsqu'un client se montre un peu trop réticent à acheter une maison plus cher qu'elle ne vaut.

Normalement conservateur, Babbitt parle, de façon aussi sincère que réflexe, de « Service », de « Client », de « Confiance » et de « Production », ressassant ainsi ce qu'il appelle sa « Vision » — l'évangile matérialiste de la classe moyenne américaine des années 20 — et entretenant une confusion perpétuelle entre quantité et qualité, entre prix et valeur.

En fait, tout dans l'univers de Babbitt est absolument stéréotypé, depuis ses idées, ses réactions et ses propos jusqu'à sa famille et son pavillon. Voici par exemple sa chambre à coucher, telle que nous la décrit Lewis :

« Les murs étaient gris, les boiseries blanches, le tapis d'un bleu franc (...). Les matelas étaient fermes sans être durs, des matelas bien modernes, qui avaient coûté très cher (...) C'était un chef-d'œuvre de chambre à coucher, provenant des *Riantes maisons modernes pour fortunes moyennes*. Seulement, elle n'avait rien à voir avec les Babbitt ni avec personne d'autre (...) Une maison sur deux à "Hauteurs Fleuries" avait une chambre à coucher identique à celle-là. »

Pourtant, Babbitt n'est pas complètement heureux. De temps à autre se réveille en lui la nostalgie d'une vie différente, qu'il pressent vaguement sans pouvoir l'imaginer. Quelques incidents viennent le déstabiliser, comme lorsque son ami Paul Riesling tente de tuer sa femme d'un coup de pistolet ou lorsqu'un vendeur congédié lui dit ses quatre vérités sur la façon dont il exploite ses employés et « arrose » les édiles locaux pour faciliter ses opérations immobilières...

Mais les quelques tentatives de Babbitt pour échapper à sa vie conformiste se solderont par des échecs. Et même s'il a conscience de n'avoir jamais, de toute son existence, fait une chose qu'il désirait, il ne peut que rejoindre le troupeau en reportant sur son fils ses pauvres espoirs de révolte.

Les origines

Sinclair Lewis est âgé de trente-cinq ans lorsqu'il fait paraître *Babbitt*, qui lui procurera une renommée mondiale. Deux ans plus tôt, il a publié *Main Street*, une sorte de *Madame Bovary** à l'américaine, dont le ton sarcastique et le style volontairement neutre avaient déjà attiré l'attention de la critique.

Fils de médecin, élevé dans le Minnesota, puis journaliste et chroniqueur, Lewis était bien placé pour dépeindre cette moyenne bourgeoisie « provinciale », qui constitue dans les années 20 les forces vives des Etats-Unis.

A cette époque, où le puritanisme s'exerce sous la forme de la prohibition de boissons alcoolisées, le pays connaît un formidable essor économique et industriel. La vie quotidienne est transformée par la multiplication des produits de « grande consommation » : automobiles, biens d'équipement de la maison, détergents, savons et produits alimentaires se multiplient. Parallèlement, la publicité se fait de plus en plus présente, organisée et persuasive, imposant un « modèle » de réussite fondé sur le comportement et les signes extérieurs. C'est ainsi que se met en place un puissant conformisme social.

Sinclair Lewis s'attaque prioritairement à ces prétentions puérides, à cette incapacité qu'il aperçoit chez ses contemporains de différencier l'être de l'avoir, à leur naïveté face au modèle proposé par ce qui est déjà une société de consommation. Ainsi, il nous montre Babbitt fier d'être réveillé par un réveil-matin moderne car « *au point de vue social, cela vous posait presque autant un homme que de payer très cher des pneus câblés.* »

Mais derrière cette satire, l'auteur laisse aussi percer une certaine inquiétude.

Inquiétude, d'abord, face au manque d'humanité de la société standardisée qu'il voit poindre. Ecrasées par le conformisme et le souci des convenances, toutes les tentatives de Babbitt pour être un peu lui-même, fût-ce par l'alcoolisme ou l'adultère, sont vouées à un échec pitoyable. Le malheureux retourne chez lui comme le bœuf à l'abattoir, incapable

du sursaut de volonté nécessaire à sa libération et — ce qui est le pire — amèrement conscient de sa propre impuissance. Babbitt, vaincu par son milieu, n'a plus de ressources que dans le rêve; et on pourra le comparer de ce point de vue au héros de la nouvelle de James Thurber, *La Vie secrète de Walter Mitty*, écrite vers 1925.

Inquiétude, surtout, face aux risques que présente une telle société. Indépendant d'esprit, plutôt libertaire, Sinclair Lewis aperçoit dans le conformisme de la classe moyenne américaine la possibilité d'une dérive totalitaire. Cette dérive qui se produira en 1928 avec l'élection comme gouverneur de Louisiane du démagogue Huey Long et que Lewis dénoncera en 1935, au lendemain de la grande crise, avec son roman *Impossible ici*.

Le succès de Sinclair Lewis fut tel qu'il obtint, en 1930, le prix Nobel de littérature. Sans doute le public européen appréciait-il de voir moqués avec virulence les travers les plus évidents des Etats-Unis, au moment même où ce pays faisait sentir au vieux continent sa domination économique.

BARBARELLA

Pourquoi elle est célèbre

Née en France en 1962, sous la plume de Jean-Claude Forest, Barbarella est une héroïne de bande dessinée de science-fiction aux charmes peu dissimulés. Dès ses premières apparitions, elle dut affronter les foudres de la censure et fut à l'origine de la notion de « bande dessinée pour adultes ». Elle reste l'une des plus célèbres « filles de papier », le symbole d'un certain érotisme de bon goût, plein de tendresse et d'imagination.

L'histoire

Dans un futur indéterminé, Barbarella guide son vaisseau interstellaire vers la planète Lythion. Elle y trouve deux peuples ennemis, les Adonides et les Orhomrs, qu'elle réussira à réconcilier par sympathie pour leurs jeunes et séduisants dirigeants. Sa tâche accomplie, elle quitte la contrée et rencontre la Méduse, qui ne peut survivre qu'en volant le visage des jeunes femmes qu'elle croise.

Plus tard, chez les Olopiades, elle échappe à un obsédé de chasse qui se fait fabriquer des fauves sur mesure, puis à deux gamines sadiques aux jouets armés de mâchoires d'acier... Enfin, elle atterrit dans le labyrinthe-prison de la ville de Sogo, où sont retenus le professeur Duran et l'ornithanthrope (ou homme ailé) Pygar.

Avant de mener l'insurrection finale contre la reine de la cité, Barbarella aura le temps de tester les capacités amou-

reuses du robot Aiktor et de subir les tourments de la machine à plaisir. Finalement, sous sa conduite, la ville sera détruite et les prisonniers libérés.

Après cet album, J.-C. Forest en réalisera un second en 1974, intitulé *Les Colères du Mange-minutes*, mais dont le succès sera moindre.

Les origines

Né à Paris en 1930, Jean-Claude Forest publie ses premières bandes dessinées en 1950 dans des magazines (*Vaillant*, *Lisette*) ou dans des quotidiens (*France-Dimanche*). C'est en 1962 qu'il fait paraître *Barbarella* dans le journal « coquin » *V-magazine*.

Barbarella, dont la plastique s'inspire de l'actrice Brigitte Bardot, est une jeune et splendide astronaute qui, dans un futur lointain, voyage de planète en planète et connaît mille aventures. Belle, troublante, libre de corps et d'esprit, Barbarella aime l'amour et le fait clairement savoir à ceux qui ont l'heur de lui plaire.

S'il fallait trouver une origine littéraire à Barbarella, on la chercherait du côté de ces femmes libérées, la *Garçonne* de Victor Margueritte ou *Nana* de Zola. Mais Barbarella ajoute une autre dimension : son comportement n'est pas celui d'une révoltée ni d'une femme vénale. Elle vit sa totale liberté, sa totale indépendance comme une chose absolument naturelle et évidente.

En fait, plus qu'un aboutissement, Barbarella est une prophétesse. Elle annonce la libération des corps et des esprits, la révolution sexuelle qui explosera un peu plus tard, au cours de l'année 1968.

Et puis, en regardant mieux, on trouve aux aventures de Barbarella une autre parenté littéraire. L'imagination débridée de Forest, son goût pour les noms à la fois étonnants et évocateurs, la logique imparable qui mène les différents mondes visités par l'héroïne, la poésie onirique dans laquelle baigne l'histoire... tous ces éléments incitent à retrouver derrière *Barbarella* l'ombre de Lewis Carroll et le souvenir, soigneusement entretenu, d'*Alice au pays des merveilles*.



Barbarella

Succès et avatars

Publiées en 1962, les aventures de *Barbarella* furent proposées en album par les éditions Eric Losfeld en 1964. Cet album connut un énorme succès, fut interdit à l'affichage et à la vente pour les moins de 18 ans, obligeant l'éditeur à en rééditer une version « habillée ». Une sévérité qui surprend quand on le relit avec les yeux d'aujourd'hui.

En 1968, le cinéaste Roger Vadim en tira un film assez fidèle à la bande dessinée, quoique d'une moindre qualité onirique et poétique. C'est Jane Fonda, son épouse de l'époque, qui tint le rôle de Barbarella. Le film fut interdit par la censure dès sa sortie; mais sous la pression du public, cette interdiction fut rapidement levée.

Par la suite, Barbarella n'a pas connu une carrière à la hauteur de sa réputation. Transportée d'un journal à l'autre, d'un éditeur à l'autre, elle est finalement délaissée par son créateur. En 1976, Jean-Claude Forest lui fera faire une dernière apparition, à la manière du **capitaine Nemo**, dans une parodie futuriste de *L'Île mystérieuse* intitulée *Mystérieuse matin, midi et soir*.

BÉCASSINE

Pourquoi elle est célèbre

Robe verte enveloppante, grand tablier, bonnet blanc et figure ronde, Bécassine occupe depuis bientôt un siècle une place à part dans notre culture. Elle personnifie la grande fille toute simple, la servante au grand cœur, douce, tendre et naïve.

Elle symbolise aussi, dans l'imaginaire français, le sentiment de supériorité de Paris sur la province : venue de sa Bretagne profonde, Bécassine s'effare ou tombe en admiration devant les merveilles de la capitale, de la « bonne société » et de la vie moderne... Aussi le personnage fut-il sévèrement critiqué, dans les années 60-70, par les partisans de l'autonomie bretonne qui voyaient dans Bécassine l'incarnation de la dépendance dans laquelle le jacobinisme parisien avait tenu leur région.

L'histoire

De son vrai nom Annaïk Labornez, Bécassine naît à Clocher-les-Bécasses, village imaginaire du Finistère. Elle y grandit, entourée de son oncle Corentin, de sa cousine Marie Quillouch et des habitants de la ferme paternelle. Devenue grande, elle « monte » à Paris et entre au service d'une noble des beaux quartiers, la Marquise de Grand Air. Préposée à la garde de Loulotte, jeune personne alerte et moderne qu'elle aime comme sa propre fille, Bécassine découvre au travers de mille aventures les merveilles du siècle nouveau. Face aux inconséquences de Loulotte, elle affiche un mélange de mé-

fiance, de candeur, de gentillesse et de bon sens qui lui permet d'arranger au mieux les pires situations. Ainsi se sortira-t-elle sans dommage d'un voyage en Turquie, d'un rallye automobile, d'une excursion en avion et même de la Grande Guerre...

Les origines

C'est en 1905 que Bécassine apparaît pour la première fois dans un journal de jeunes filles sages, *La Semaine de Suzette*. Née de la collaboration de Jacqueline Rivière et du peintre mondain Joseph Pinchon, la nouvelle héroïne connaît un succès immédiat.

Ses aventures, qui paraissaient d'abord de façon irrégulière, vont trouver leur rythme lorsque, à partir de 1913, un nouveau scénariste les prend en charge. Il s'agit de Caumery, de son vrai nom Maurice Languereau, directeur de *La Semaine de Suzette* et responsable des éditions Gautier-Languereau qui publieront dès lors les albums de la célèbre servante.

Bien que Caumery soit disparu en 1941 et que Pinchon ait décidé d'abandonner la série, les aventures de Bécassine continueront de paraître jusqu'en 1962, sous le crayon plus moderne du dessinateur Jean Trubert. Par ailleurs, très régulièrement, des rééditions seront faites des albums originaux, confirmant si besoin était le succès toujours vivace de ce personnage « bien de chez nous ».

L'œuvre et son temps

Historiquement, Bécassine appartient à la foule de ceux qui, depuis le XIX^e siècle, ont déserté leur campagne pour « monter à la ville ». Elle s'apparente ainsi au Rastignac ou au Rubempré de Balzac (dans *Le Père Goriot* ou *Splendeurs et misères des courtisanes*), à la Célestine d'Octave Mirbeau (*Le*



Bécassine

Illustration de J.P. Pinchon,
extraite de *L'Enfance de Bécassine*,
© Gautier et Langueureau, 1913,
renouvelé en 1961;
© Hachette/Gautier-Langueureau, 1992.

Journal d'une femme de chambre) ou à la Fantine de Victor Hugo (*Les Misérables*).

Mais, contrairement à ces personnages, Bécassine ne connaît pas de problème et encore moins de fin tragique. C'est qu'en effet son histoire est racontée par des auteurs situés eux-mêmes du bon côté de la société, parmi ceux qui tirent profit de cet exode rural. Aussi n'y a-t-il aucun drame dans le destin de Annaïk Labornez, qui se trouve heureuse et bien traitée dans la domesticité de la Marquise de Grand Air.

Les aventures de Bécassine, narrées par des membres de la haute bourgeoisie parisienne pour les enfants de cette même bourgeoisie, offrent ainsi un véritable reportage, « de l'intérieur », sur le petit monde du « Faubourg-Saint-Germain » et de ses environs. De ce point de vue, il n'est pas exagéré de dire que Bécassine offre un intéressant complément à l'œuvre d'auteurs comme Paul Bourget ou Marcel Proust. Sans doute y est-on fort éloigné de la pénétration psychologique qui fait la qualité première de *A la recherche du temps perdu*; mais le monde décrit est le même, avec ses travers, ses réflexes et ses préjugés.

Enfin, le mécanisme premier des aventures de Bécassine est l'étonnement, la surprise devant les objets quotidiens que propose le progrès (voiture, téléphone, avion...). Cet étonnement perpétuel est exacerbé par le contraste qu'offre Loulotte, la jeune fille moderne et « dans le vent », à qui toute nouveauté paraît naturelle. Aussi pourra-t-on rapprocher Bécassine de personnages comme le **Candide** et l'Ingénu de Voltaire ou comme Usbek, le héros des *Lettres persanes* de Montesquieu.

On n'oubliera pourtant pas que, dans ces œuvres, l'étonnement est un procédé littéraire employé par les auteurs, pour faire toucher du doigt et ainsi dénoncer certains travers de leur propre société. Une telle préoccupation est manifestement absente de *Bécassine*.

Anecdotes diverses

Peintre de vocation, Joseph Porphyre Pinchon se tourna vers le dessin pour des raisons alimentaires plus que par goût véritable. On trouve d'ailleurs parfois dans les albums de Bécassine des personnages de peintres plus ou moins ratés qui portent sur les artistes de leur temps des jugements mitigés (ainsi le peintre Rapin qui, dans *Bécassine en aéroplane*, s'essaie à faire des portraits sans nez « comme Madame Morisot »...). A partir de 1935, Pinchon délaissera son héroïne pour entamer dans différents journaux une collaboration avec le célèbre animateur de radio Jean Nohain.

Parmi les adaptations diverses, signalons, en 1939, un film *Bécassine* réalisé par Pierre Caro, avec Paulette Goddard, sur un scénario de René Pujol.

Le personnage de Bécassine a connu depuis quelques années une résurrection inattendue. En effet, l'émission télévisée satirique *Le Bébête Show* s'en est inspirée pour caricaturer le leader politique Jean-Marie Le Pen, qui doit à son origine bretonne d'être représenté en « Lepencassine ».

LA BELLE HÉLÈNE

Pourquoi elle est célèbre

Héroïne de la mythologie grecque, fameuse par son exceptionnelle beauté et cause de la guerre de Troie, Hélène illustre de façon tragique le thème de la responsabilité. Elle apparaît dans *L'Illiade* d'Homère (VIII^e siècle avant J.-C.) et, par la suite, dans de nombreuses œuvres inspirées de sa légende.

De nos jours encore, Hélène reste l'image de la beauté féminine, dans ce qu'elle peut avoir de plus attirant et de plus fatal.

L'histoire

Fille de Léda et du dieu Zeus, qui l'avait séduite sous la forme d'un cygne, Hélène est la plus belle des femmes de son temps. Elle sera élevée par Tyndare. Celui-ci, voyant sa fille adoptive courtisée par des dizaines de nobles guerriers, leur fait jurer de se liguer pour venger son époux si jamais quelqu'un cherchait à la lui enlever. Hélène choisit Ménélas, roi de Sparte, et vit tranquille avec lui jusqu'au jour où elle rencontre Pâris.

Celui-ci, fils de Priam, roi de Troie, avait été abandonné à sa naissance car un présage avait annoncé qu'il porterait malheur à sa ville natale. Elevé comme un berger sur le mont Ida, il y avait grandi en force et surtout en beauté.

Victorieux dans des jeux organisés à Troie, il se fait reconnaître de sa famille et y retrouve sa place, malgré les avertissements de **Cassandre** que personne ne veut écouter.

Alors qu'il était sur le mont Ida, Pâris fut choisi comme arbitre par Aphrodite, déesse de l'amour, Héra, déesse du foyer et femme de Zeus, et Athéna, déesse de la sagesse. Celles-ci lui demandèrent de désigner la plus belle d'entre elles en lui remettant une pomme d'or. Pâris choisit Aphrodite. Pour le remercier, la déesse lui promit de le protéger et de favoriser ses entreprises amoureuses.

Rencontrant Hélène, Pâris ne pouvait manquer de s'en éprendre. Grâce à l'intervention d'Aphrodite, cet amour est bientôt partagé. Pâris enlève donc Hélène et l'emmène avec lui à Troie, où sa beauté fait l'admiration de tous.

Ménélas, époux bafoué, fait alors appel aux différents rois grecs en leur rappelant leur serment. Tous se liguent et, sous la conduite d'Agamemnon, roi de Mycènes et frère de Ménélas, partent récupérer Hélène et venger l'honneur grec. La guerre de Troie commence.

Elle durera dix ans, verra périr de part et d'autre de nombreux combattants valeureux et s'achèvera par la chute de Troie et l'extermination quasi complète de sa famille royale. Hélène, revenue à Sparte auprès de son époux, sera d'abord jugée puis finalement absoute et respectée : elle n'a été que l'instrument des dieux et a, d'ailleurs, fourni aux Grecs l'occasion d'une belle victoire.

Quelques pistes

Le thème fondamental du mythe d'Hélène est celui de la responsabilité : est-elle ou non coupable de la guerre de Troie et de ses conséquences ?

Cette question rapproche Hélène des grands héros tragiques de la tradition grecque, en particulier **Œdipe** et **Oreste**. D'une part, elle a été la cause objective de la guerre, incapable de rester fidèle à son mari en repoussant Pâris. Mais, d'autre part, elle a été vaincue par Aphrodite, toute-puissante déesse de l'amour.

Une tradition veut même qu'Hélène ait été engendrée par Zeus non pas de Lédà mais de Némésis, déesse de la ven-

geance, dans le but de provoquer une guerre et de diminuer le nombre des humains. Elle aurait donc été, de tous temps, le passif instrument de la volonté divine.

Ce sujet a provoqué de fréquents débats entre orateurs grecs. Le rhéteur Gorgias (487-380 av. J.-C.) composa ainsi un *Eloge d'Héléne* dans lequel il absout la jeune femme de toute responsabilité. Allant plus loin, Isocrate (436-338 av. J.-C.) lui voue même de la reconnaissance, dans la mesure où elle a permis avec la guerre de Troie une victoire grecque et une utile domination politique.

On remarquera d'ailleurs la contradiction entre les deux rhéteurs : si Héléne n'est pas responsable de la guerre, on ne peut pas plus l'en blâmer que l'en louer. L'argument d'Isocrate est donc à double tranchant.

En revanche, les poètes Eschyle (525-456 av. J.-C.) et Euripide (480-406 av. J.-C.) condamnent Héléne sans réserve. Cela n'est d'ailleurs pas étonnant, dans la mesure où les œuvres de ces auteurs consacrent l'émergence des notions de responsabilité individuelle et de justice collective (voir le chapitre sur **Oreste**).

Ainsi Eschyle, dans son *Agamemnon* (458 av. J.-C.), s'en prend à Héléne et fait de son infidélité la seule cause de la guerre. Quant à Euripide, il peint dans différentes tragédies, dont *Les Troyennes* (415 av. J.-C.), une Héléne sotte, coquette et vaniteuse. Plaidant son irresponsabilité, elle s'entend répondre qu'elle n'a fait que suivre ses passions et sa futilité. Elle mérite la mort et seul l'amour de Ménélas lui vaut d'être épargnée.

Par la suite, la plupart des auteurs romains qui ont traité le sujet, comme Virgile (70-19 av. J.-C.) dans *L'Enéide*, ou Sénèque (4 av.-65 apr. J.-C.) dans *Les Troyennes*, ont eux aussi condamné Héléne.

Le second thème présent dans le mythe d'Héléne est celui de l'importance de la beauté. Vaut-elle que des hommes meurent pour elle ?

Dans *L'Iliade*, Homère montre les vieillards de Troie admirant Héléne. Selon eux, les guerriers de Troie et de Grèce ont raison de souffrir pour une femme si belle. Or, dans la tradition grecque, le Beau, le Bon et le Bien sont une seule et

même chose. La guerre de Troie prend donc l'aspect d'une guerre pour l'idéal, presque d'une guerre religieuse.

Ainsi, de façon symbolique, l'histoire d'Hélène renvoie à la question de la mort au nom d'une grande idée. Est-il juste de mourir ou de tuer pour quelque chose de transcendant, d'abstrait? Est-il bon de perdre la vie pour une idée qui vous dépasse? Là encore le débat est immense. Le soldat qui se fait tuer pour la liberté, mais aussi l'artiste qui consume ses forces dans la quête de l'absolu sont un peu représentés par les guerriers combattant à cause de la belle Hélène.

Succès et avatars

Dans la tradition occidentale, Hélène perd son aura tragique pour ne plus rester que le symbole de la beauté féminine accomplie. C'est ainsi qu'elle apparaît, à la Renaissance, dans les sonnets de Clément Marot (1496-1544) ou de Pierre de Ronsard (1524-1585).

La Fontaine (1621-1695), dans sa fable « Les Deux coqs », la montre comme le modèle de la femme coquette pour les beaux yeux de laquelle les hommes sont prêts à se battre. Plus tard, le poète allemand Goethe (1749-1832) introduira Hélène dans sa grande œuvre *Faust*. Elle y représente à la fois la beauté exemplaire et l'idéal artistique. Enfin, l'écrivain américain Edgar Poe la célébrera dans son poème *A Hélène*, écrit en 1832.

N'oublions pas, bien sûr, l'opéra comique *La Belle Hélène*, composé en 1864 par Offenbach sur des paroles de Meilhac et Halévy. Hélène y apparaît comme une femme frivole, certes victime des dieux, mais s'abandonnant avec délice à l'infidélité qu'ils exigent d'elle. Son grand air,

« *Dis-moi, Vénus, quel plaisir trouves-tu
A faire ainsi cascader ma vertu ?* »

en dit long sur une mauvaise foi que d'aucuns n'hésiteraient pas à qualifier de « toute féminine ».

Jean Giraudoux, dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (1935), montre une Hélène inconstante et frivole qui a suivi

Pâris par désœuvrement plutôt que par amour, et un peu malgré elle. De toute façon, explique Pâris, les femmes « ne consentent qu'à la contrainte ». Hélène ne sert que de vague prétexte à la guerre, décidée en réalité pour des raisons politiques et économiques et inévitable à cause de ces raisons.

Au cinéma, l'histoire d'Hélène a inspiré plusieurs « péplums » (films italiens ou américains de série B situés dans l'Antiquité) et surtout, en 1955, le film *Hélène de Troie*, coréalisé par Raoul Walsh et Robert Wise. Citons aussi *La Vie privée d'Hélène de Troie*, comédie burlesque réalisée en 1927 par Alexander Korda d'après Offenbach.

BOUVARD ET PÉCUCHET

Pourquoi ils sont célèbres

Fonctionnaires célibataires à la retraite, Bouvard et Pécuchet sont deux braves bourgeois victimes de leur fascination naïve pour les multiples sciences que voit éclore le XIX^e siècle. Pleins de bonne volonté autant que de maladresse, ils vont aller de mésaventures en échecs avant de renoncer aux folies de leur temps.

Cet itinéraire spirituel, narré par Gustave Flaubert dans *Bouvard et Pécuchet*, est resté inachevé. Tel quel, il apparaît pourtant comme le réquisitoire de l'auteur contre ce qu'il appelait « la bêtise » : une certaine forme de certitude suffisante et péremptoire.

L'histoire

Un dimanche de 1839, à Paris, sur le boulevard Bourdon, deux employés aux écritures célibataires se rencontrent sur un banc et commencent à échanger des idées. De cette discussion naît une profonde amitié entre les deux vieux garçons, nommés l'un Bouvard et l'autre Pécuchet.

Voilà que Bouvard fait un gros héritage. Sans hésiter, il se retire avec son ami dans une petite propriété de campagne, à Chavignolles. Là, tous deux se lancent avec une foi naïve et enthousiaste dans une entreprise qui leur tient à cœur : l'exploitation agricole.

Pour mettre toutes les chances de leur côté, les deux amis décident de se donner de solides bases : ils étudient des livres d'agronomie, de chimie, d'arboriculture... Hélas, les choses

tourment mal : leur pauvre récolte finit dans un incendie, l'alambic dans lequel Bouvard fabrique sa liqueur lui explose au visage, leurs arbres sont détruits par le gel, leur essai de jardin à l'anglaise donne un décor de cauchemar.

Déçus par l'expérience mais passionnés par les études, Bouvard et Pécuchet se lancent dans la lecture d'ouvrages de médecine, d'anatomie et de physiologie. Ils rendent visite aux malades de Chavignolles, se mêlent de consulter et s'opposent bientôt au Dr Vaucorbeil, médecin du lieu.

L'étude de livres sur la préhistoire, la paléontologie et la zoologie est le prétexte à de grotesques expéditions dans les carrières des environs, où ils espèrent trouver des fossiles. Puis, des discussions sur les contradictions entre la Bible et la science les fâchent avec l'abbé Jeufroy, curé du bourg.

Au hasard d'une promenade, les deux compères découvrent dans une étable un bahut datant de la Renaissance. Ils se passionnent alors pour l'Histoire et l'archéologie. Les voilà hantant les alentours à la recherche de vestiges, déterrants une « cave druidique » qui se révélera être une partie de l'ancienne église et qu'il faudra rendre à l'abbé Jeufroy. Ils écriront même la biographie du duc d'Angoulême, tout en collectionnant des vieilleries baptisées « céramiques anciennes », avant d'envisager de se tourner vers le théâtre.

En 1848, apprenant que la révolution a triomphé, les deux compères pensent un moment se présenter aux élections. Des discussions politiques avec l'instituteur, M. Petit, puis avec M. de Faverges, le châtelain local, leur prouvent rapidement que telle n'est pas leur voie.

D'ailleurs, ils ont d'autres préoccupations : Bouvard est amoureux de leur voisine, Mme Nordin, tandis que, de son côté, Pécuchet amorce une liaison enflammée avec leur servante, une villageoise nommée Mélanie. Là encore, ils connaîtront l'échec : Mélanie transmettra à Pécuchet une maladie vénérienne ; et Mme Nordin se révélera plus intéressée par les propriétés et la fortune supposée de Bouvard que par sa personne.

Les deux compères pensent alors trouver le réconfort dans l'exercice physique. Mais ils abandonnent la gymnastique assez vite, pour s'intéresser aux sciences occultes. Magnétisme,

spiritisme, occultisme sont successivement pratiqués, au grand effroi du voisinage. L'étude de la philosophie plonge Bouvard et Pécuchet dans un abîme de perplexité et leur fait même envisager le suicide. Ils seront tirés de ces réflexions macabres par la messe de Noël à l'église de Chavignolles, mais retomberont bientôt dans d'infinies controverses religieuses auxquelles ni lectures ni pèlerinages n'apporteront la réponse espérée.

Voulant se consacrer à leur prochain, les deux amis entreprennent alors, suivant des méthodes résolument modernes, l'éducation d'un petit garçon et d'une petite fille dont le père a été condamné au bagne. Les enfants, devenus rapidement des monstres de désobéissance et de méchanceté, finiront par plonger le chat dans l'eau bouillante. Après une condamnation en justice pour avoir voulu défendre un braconnier, Bouvard et Pécuchet décident de tout abandonner et de se retirer loin de la société. Pour passer le temps, reprenant en guise d'occupation leur ancien métier, ils copient.

Ainsi s'achève la partie rédigée du roman, sans que nous sachions au juste ce que copient Bouvard et Pécuchet.

L'auteur, l'œuvre et leur temps

On trouvera des indications sur la biographie de Gustave Flaubert dans le chapitre consacré à *Madame Bovary*.

Flaubert a commencé de rédiger *Bouvard et Pécuchet* vers 1878 et sa mort, intervenue en 1880, laissa le roman inachevé. C'est pourquoi il reste difficile, même aujourd'hui, de déterminer avec exactitude les intentions de l'auteur.

Tel quel, ce roman apparaît comme un panorama aussi complet que dérisoire des activités intellectuelles de la seconde partie du XIX^e siècle.

Sur le plan intellectuel, cette période fut en France celle des grands bouleversements. Sans même évoquer les inventions scientifiques qui se multiplieront à partir de 1880, il faut rappeler que les années 1840-1850 (qui correspondent à l'époque des mésaventures de Bouvard et Pécuchet) voient se

développer les théories zoologiques et paléontologiques issues des travaux de Cuvier (1769-1832), l'égyptologie née du déchiffrement des hiéroglyphes par Champollion en 1822, l'histoire « scientifique » avec les ouvrages d'Augustin Thierry (1795-1856) et plus tard de Taine (1828-1893). L'astronome Le Verrier découvre par le calcul l'existence de la planète Neptune (1846); Pasteur, encore tout jeune, se rend déjà célèbre avec des travaux sur la nature des cristaux (1847). Sur le plan des idées, Auguste Comte (1798-1857) tente avec le positivisme de créer une religion fondée sur la science, tandis que le prêtre Lamennais (1782-1854) ouvre la voie à un « socialisme catholique » et que le syndicalisme se développe avec les écrits de Proudhon (1809-1865).

Cette ébullition put donner aux contemporains de Flaubert l'impression d'avoir atteint les limites de la connaissance. On raconte qu'un physicien de la fin du XIX^e siècle déconseilla à son fils la carrière scientifique, sous prétexte que tout avait été découvert et qu'il n'aurait plus rien à faire...

Or cette prétention était insupportable à Flaubert pour qui « *la bêtise consiste à vouloir conclure* ». S'imaginer, parce que les progrès scientifiques et intellectuels sont immenses, que l'on a atteint la limite dernière du connaissable, lui paraissait la forme ultime de cette « bêtise » qu'il détestait tant.

Bouvard et Pécuchet est donc une grosse farce destinée à ridiculiser les prétentions du XIX^e siècle.

Les deux malheureux héros, qui sont naïfs mais non pas stupides, vont découvrir à leurs frais la vanité des sciences « vulgarisées ». Partis pleins d'enthousiasme et d'une foi ardente pour les merveilles de leur temps, ils acquièrent peu à peu, avec les échecs, un sens critique et un scepticisme teintés de misanthropie.

Flaubert ne s'attaque pas à la science en tant que telle (car la soif de connaissance lui paraît respectable et saine), mais à la prétention qu'avaient certains scientifiques d'avoir tout compris, tout achevé, tout expliqué. Aussi, contrairement au pharmacien Homais de *Madame Bovary**, Bouvard et Pécuchet ne sont-ils pas ridicules en eux-mêmes : ils sont victimes de leur foi en la prétention ridicule de leur époque. La fin du roman nous les aurait montrés, semble-t-il, revenus de leurs

errements et portant sur le siècle un regard féroce-ment critique.

En effet, on pense que Flaubert aurait clos son livre par un recueil de citations authentiques et grotesques, glanées dans différentes publications de son temps. Une esquisse de cette fin est peut-être constituée par le *Dictionnaire des idées reçues*, dans lequel Flaubert donne à propos de certains mots ou expressions les réflexions stupides qui y étaient traditionnellement attachées et qu'il pouvait entendre répéter partout.

Succès et avatars

Publié après la mort de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet* continue encore aujourd'hui de susciter des discussions sur les intentions exactes de l'auteur.

Si le livre contient des passages amusants ou même attendrissants, comme la description de l'amitié naissante entre les deux vieux garçons, il est pourtant un peu répétitif. Les nombreuses allusions à des auteurs scientifiques maintenant oubliés lui ont sans doute fait perdre une partie de sa force comique. Aussi ce roman n'est-il pas l'un des plus appréciés de Gustave Flaubert.

En 1992, *Bouvard et Pécuchet* a été adapté par la télévision française, avec Jean-Pierre Marielle et Jean Carmet dans les rôles des deux compères. Très réussie sur le plan comique, cette adaptation privilégie pourtant l'anecdote au détriment de l'intention satirique qui a guidé Flaubert.

Anecdote

Gustave Flaubert était un maniaque de la documentation et de l'exactitude pointilleuse, se livrant à de longues enquêtes pour assurer à ses descriptions le maximum de vraisemblance. On raconte ainsi que, pour écrire *Bouvard et Pécuchet*, il étudia plus de 1 500 ouvrages.

LE BRAVE SOLDAT CHVEIK

Pourquoi il est célèbre

Créé en 1921 par un auteur anarchisant et inconnu du nom de Jaroslav Hasek, le brave soldat Chveik est devenu depuis l'une des figures emblématiques, l'un des symboles les plus populaires de l'ex-Tchécoslovaquie. Ce personnage naïf et joyeux, stupide mais plein de bonne volonté, provoque les pires catastrophes par son excès de zèle et sa stricte obéissance aux ordres qu'il reçoit.

A travers ses aventures, Hasek a pu écrire une satire violente de l'administration austro-hongroise et exalter une certaine forme de résistance à l'oppression. C'est sans doute pourquoi, la Tchécoslovaquie ayant connu depuis 1945 un régime communiste, le brave soldat Chveik a retrouvé depuis une popularité croissante.

L'histoire

Chveik vit à Prague en 1914, alors que la Tchécoslovaquie subit la domination de l'Autriche. C'est un brave homme qui a échappé au service militaire pour « idiotie totale » et gagne sa vie en vendant des chiens volés et maquillés. Mais au lendemain de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo (28 juin 1914), Chveik est arrêté pour avoir trop parlé au bistrot... Du commissariat au tribunal, il se comporte avec tant de candeur, reconnaissant même les crimes les plus invraisemblables dont on l'accuse, qu'il est reconnu comme idiot, envoyé à l'asile d'aliénés et finalement renvoyé chez lui.

Cependant la Première Guerre mondiale a été déclarée et, en dépit de son idiotie, Chveik est mobilisé. Après un bref séjour à l'hôpital, il se retrouve assistant d'un aumônier militaire. Chaque fois, son zèle et sa bonne volonté lui valent les pires ennuis, qu'il accueille avec une inaltérable bonne humeur. Finalement il se retrouve ordonnance du lieutenant Lucas, jeune et fringant officier, très porté sur les femmes. Lucas ne songe qu'à rester à l'arrière mais, bien entendu, les maladresses de son ordonnance lui valent d'être affecté au front en première ligne.

En route pour le front, Chveik rate le train et doit rejoindre sa garnison à pied. Il se perd dans la campagne, se fait arrêter comme déserteur, est bientôt relâché pour crétinisme et réussit finalement à rejoindre le lieutenant Lucas. A la caserne, les officiers sont à peu près tous des brutes sadiques ou des incapables.

Chaque fois qu'il est confronté à une autorité, Chveik fait preuve d'une soumission totale et d'une bonne volonté absolue, n'oubliant jamais la formule réglementaire de l'armée austro-hongroise : « *Je vous déclare avec obéissance que...* ». Face aux personnes les plus agressives, Chveik fait preuve d'une désarmante gentillesse, noyant son interlocuteur dans des anecdotes touffues et sans intérêt. Chveik ne se révolte jamais, il ne fait jamais de mauvais esprit; il se contente d'obéir au mieux et de pousser le zèle jusqu'à l'absurde.

Les origines

Jaroslav Hasek est né à Prague en 1883. D'un tempérament frondeur et satirique, volontiers porté sur l'alcool, il mène dans la capitale tchèque une vie bohème et marginale, plus proche du petit peuple de Prague que des cercles littéraires.

Hasek se fait d'abord connaître par des pièces de théâtre en un ou deux actes, qu'il joue parfois lui-même : *Les Misères de M. Jadis* (1912), ou par des recueils de nouvelles humoristiques comme *Mon commerce de chiens et autres contes* (1915). Il faut dire que pour préserver son indépendance, il a acheté un chenil qu'il exploite, comme le fera son héros.

Collaborateur de la presse anarchiste, Hasek crée ensuite par dérision un Parti du Progrès Modéré dont il rédige le journal. Mobilisé en 1914 dans l'armée austro-hongroise, il est fait prisonnier en 1915 sur le front russe. Après la Révolution d'octobre, il s'engage dans l'Armée rouge et lutte aux côtés des bolcheviks.

S'il rédige à cette époque des articles politiques engagés, Hasek continue néanmoins d'écrire des œuvres satiriques, tel *Commandant la ville de Bougoulma* paru en 1920 et qui témoigne d'un certain désenchantement... De retour en Tchécoslovaquie, Hasek publie entre 1921 et 1923 *Les Aventures du brave soldat Chveik* dont il fait paraître les trois premiers volumes.

C'est un énorme succès, qui fait de lui l'auteur le plus populaire du moment. Mais Hasek ne profitera pas longtemps de la gloire : miné par l'alcool, il meurt dans la misère en 1923, laissant son œuvre inachevée.

L'auteur, l'œuvre et leur temps

Hasek a vécu dans un pays dominé, quasi occupé, dans lequel l'administration policière austro-hongroise faisait régner la crainte. Ainsi le premier chapitre de *Chveik* nous le montre-t-il victime d'un policier en civil poussant les citoyens à dire du mal de l'Empereur afin de les arrêter.

Dans ce contexte, Hasek apparaîtra comme un écrivain populaire de sympathie anarchisante. Sa langue est verte, volontiers crue et transcrit sans fioritures les jurons et l'argot des boutiquiers ou des bistrots de Prague. L'ordre policier est décrit par lui comme tyrannique et injuste, composé de crétiens pour qui la discipline tient lieu de réflexion.

Le mouvement anarchiste connaît son plein développement dans l'Europe de l'époque. Le président français Sadi Carnot a été assassiné en 1894; l'impératrice Elisabeth d'Autriche, la célèbre Sissi, en 1898; le roi d'Italie Humbert I^{er} en 1900... C'est un mouvement qui refuse l'autorité de l'Etat, prône la liberté absolue et l'initiative individuelle.

Un tel courant de pensée, qui affirme la perversité intrinsèque de tout appareil d'Etat, s'est bien entendu développé surtout sous les régimes autoritaires. Rien d'étonnant donc à ce qu'un homme doué et individualiste comme Jaroslav Hasek, placé dans le contexte politique tchécoslovaque, ait ressenti pour l'anarchie une sympathie certaine.

La conception anarchiste du système social est d'ailleurs l'une des clés des *Aventures du brave soldat Chveik*. Jamais le héros ne cherche à se révolter contre l'ordre établi : c'est par son obéissance qu'il déclenche les pires catastrophes. Car cette obéissance, ce respect littéral des instructions et de la discipline, suffisent à entraîner des conséquences désastreuses.

Ce système, étant lui-même absurde, ne peut engendrer que des absurdités. On trouve là ce qui deviendra, par exemple, un des grands principes de la lutte politique non-violente : pousser une situation mauvaise à ses conséquences ultimes, jusqu'à ce qu'elle s'effondre d'elle-même.

Dans le même esprit, il y a dans *Les Aventures du brave soldat Chveik* une dénonciation violente de l'hypocrisie sociale. Car Chveik n'est pas un révolutionnaire. Il ne veut pas détruire le système, ni même y échapper. Au contraire, il semble authentiquement convaincu de toutes les vérités officielles : la guerre est juste, la discipline nécessaire, les punitions sont le ciment des armées...

Il y croit et la force comique du texte vient de scènes où Chveik se comporte en convaincu face à des personnes, général, médecin militaire, policier... qui ne font que semblant d'y croire et pensent que personne n'est dupe. A chaque fois une structure bureaucratique reçoit en pleine figure les conséquences logiques de sa « vérité ».

Enfin, on ne peut terminer sans évoquer la situation de la Tchécoslovaquie au lendemain de 1945. Pays satellite de l'URSS, elle essaya en 1968 de s'affranchir de la tutelle soviétique avec le gouvernement Dubcek, et se trouva envahie par les chars du pacte de Varsovie au lendemain du « Printemps de Prague ».

Dans le contexte de cette nouvelle domination, l'esprit populaire tchèque trouva une nouvelle occasion de célébrer le Brave Soldat Chveik, figure nationale de la bonne humeur dans l'oppression et de la résistance par la soumission.

Succès et avatars

Figure populaire tchèque, *Le Brave soldat Chveik* a connu une notoriété internationale et a été traduit dans de très nombreuses langues. Il a fait l'objet de sept adaptations à l'écran, la première réalisée en 1925 par Karel Lamac, suivi de Martin Frie en 1931. La dernière en date fut réalisée en 1963 par Liebeneiner.

L'adaptation la plus remarquable est celle que le grand réalisateur tchèque Jiri Trnka, spécialiste du cinéma d'animation, composa à partir des dessins de Josef Lada. Dans un style rond, gentillet, voire enfantin, les aventures de Chveik sont mises en scène avec un grand sens satirique.

Enfin, le personnage de Chveik a inspiré l'auteur dramatique allemand Bertolt Brecht pour une pièce antimilitariste intitulée *Chveik dans la II^e Guerre mondiale*.

Œuvres étudiées

<i>Amphitryon</i>	Molière	432
<i>Amphitryon 38</i>	Jean Giraudoux	432
<i>Babbitt</i>	Sinclair Lewis	21
<i>Barbarella</i>	J.-C. Forest	25
<i>Belle du seigneur</i>	Albert Cohen	426
<i>Bouvard et Pécuchet</i>	Gustave Flaubert	39
<i>Candide</i>	Voltaire	49
<i>César</i>	Marcel Pagnol	123
<i>Colomba</i>	Prosper Mérimée	76
<i>Crime et châtement</i>	Fedor Dostoïevski	365
<i>Cyrano de Bergerac</i>	Edmond Rostand	85
<i>Dracula</i>	Bram Stoker	111
<i>Fanny</i>	Marcel Pagnol	123
<i>Frankenstein ou le Prométhée moderne</i>	Mary Shelley	144
<i>Gargantua</i>	Rabelais	150
<i>Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme</i>	Henri Monnier	295
<i>Hamlet</i>	Shakespeare	179
<i>Hernani</i>	Victor Hugo	190
<i>Kim</i>	Rudyard Kipling	230
<i>Knock ou le Triomphe de la médecine</i>	Jules Romains	235
<i>L'Amant de lady Chatterley</i>	D.H. Lawrence	245
<i>L'Article 330</i>	Courteline	240

<i>L'Avare</i>	Molière	185
<i>L'Étrange cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde</i>	R.L. Stevenson	100
<i>L'Étranger</i>	Albert Camus	278
<i>L'Homme invisible</i>	H.G. Wells	198
<i>L'Opéra de quat'sous</i>	Bertolt Brecht	260
<i>La Mère coupable</i>	Beaumarchais	137
<i>La Princesse de Clèves</i>	Mme de La Fayette	359
<i>La Résistible ascension d'Arturo Ui</i>	Bertolt Brecht	17
<i>Le Barbier de Séville</i>	Beaumarchais	137
<i>Le Bossu</i>	Paul Féval	250
<i>Le Bourgeois gentilhomme</i>	Molière	290
<i>Le Brave soldat Chveik</i>	Jaroslav Hasek	44
<i>Le Cid</i>	Corneille	65
<i>Le Cinquième livre</i>	Rabelais	150
<i>Le Comte de Monte-Cristo</i>	Alexandre Dumas	299
<i>Le Désert des Tartares</i>	Dino Buzzati	162
<i>Le Livre de la jungle</i>	Rudyard Kipling	305
<i>Le Mariage de Figaro</i>	Beaumarchais	137
<i>Le Petit Nicolas</i>	Sempé/Goscinny	337
<i>Le Petit Prince</i>	A. de Saint-Exupéry	342
<i>Le Procès</i>	Franz Kafka	216
<i>Le Quart livre</i>	Rabelais	150
<i>Le Roi Lear</i>	Shakespeare	378
<i>Le Roman de Renart</i>	*	371
<i>Le Rouge et le Noir</i>	Stendhal	222
<i>Le Sapeur Camember</i>	Christophe	395
<i>Le Tiers livre</i>	Rabelais	150
<i>Le Vicomte de Bragelonne</i>	Alexandre Dumas	94
<i>Les Aventures de Huckleberry Finn</i>	Mark Twain	203
<i>Les Chants de Maldoror</i>	Lautréamont	266
<i>Les Fourberies de Scapin</i>	Molière	400
<i>Les Liaisons dangereuses</i>	Laclos	474
<i>Les Mille et une nuits</i>	*	406
<i>Les Trois Mousquetaires</i>	Alexandre Dumas	94
<i>Les Voyages de Gulliver</i>	Jonathan Swift	168
<i>Macbeth</i>	Shakespeare	254
<i>Madame Bovary</i>	Gustave Flaubert	116